

LANGUES EUROPÉENNES ET DYNAMIQUES IDENTITAIRES EN ISRAËL, 1948-2008

Cyril Aslanov

Éditions de la Maison des sciences de l'homme | « Langage et société »

2010/2 n° 132 | pages 101 à 116

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735113170

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2010-2-page-101.htm>

Pour citer cet article :

Cyril Aslanov, « Langues européennes et dynamiques identitaires en Israël, 1948-2008 », *Langage et société* 2010/2 (n° 132), p. 101-116.
DOI 10.3917/lis.132.0101

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Langues européennes et dynamiques identitaires en Israël, 1948-2008

Cyril Aslanov

Université Hébraïque de Jérusalem

Département d'Études Romanes et Latino-Américaines

msaslan@mssc.huji.ac.il

À près de 150 ans de distance, Israël au lendemain de sa création et la France de l'an I de la République se sont trouvés dans une situation similaire, *mutatis mutandis*. Animées toutes deux par un élan révolutionnaire, les deux nations ont perçu le multilinguisme comme un obstacle à leur projet politique. On se rappelle les véhéments propos de Bertrand Barrère de Vieuzac à l'encontre des langues parlées dans les provinces de France : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton ; l'émigration et la haine de la République parlent allemand ; la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Cassons ces instruments de dommage et d'erreur » (rapport du Comité de Salut public, lu à la Convention Nationale, 8 pluviôse an II / 27 janvier 1794).

Comme la France révolutionnaire, l'État d'Israël au cours des premières décennies de son existence fut confronté au péril de l'éclatement résultant d'un étourdissant babélisme (Aslanov 2006a : 77-78). Cette situation caractérisa plus précisément la phase qui suivit immédiatement la création de l'État le 15 mai 1948. Avant cette date, le problème de la diversité linguistique ne se posait pas avec autant d'acuité, car la majorité des Juifs palestiniens appartenaient au même arrière-plan linguistique. Les quatre premières vagues d'immigration avaient amené des Juifs provenant d'Europe orientale (Lituanie ; Lettonie ; Biélorussie ; Ukraine ; Bessarabie) ou centre-orientale (Pologne). Dans tous les cas, ces immigrants et pionniers

étaient unis par une yiddishophonie latente et par la volonté commune de remplacer le yiddish ancestral par l'hébreu rénové, c'est-à-dire par la langue sainte laïcisée et vernacularisée, en vertu d'une décision volontariste du rénovateur de la langue parlée Eliézer Ben Yehoudah. Pour bien marquer la rupture entre les emplois traditionnels de l'hébreu en contexte juif d'Europe orientale et les nouvelles fonctions de l'idiome rajeuni, Ben Yehoudah avait choisi de remplacer la prononciation ashkénaze de la langue sainte par une norme sépharade reflétant les habitudes de prononciation des Juifs hispanophones de l'Empire ottoman.

Même les petites communautés qui ne faisaient point partie du groupe ethnolinguistique juif d'Europe orientale installé en Palestine s'accommodaient fort bien de ce décalage. Il s'agissait d'isolats non ashkénazes possédant chacun sa langue spécifique : judéo-espagnol des Sépharades ; dialectes judéo-arabes des quelques groupes juifs yéménites, syriens ou maghrébins venus en Palestine dans le courant du XIX^e siècle ; judéo-tadjik des Juifs d'Afghanistan et d'Asie centrale ; judéo-tat (juhuri) des Juifs du Caucase et d'Azerbaïdjan ; néo-araméen des Juifs du Kurdistan. Or cette diversité linguistique ne compromettait en aucun cas la communication avec les autres communautés, juives ou non juives de Palestine, car en vertu de la logique de la coexistence des groupes ethno-religieux en contexte levantin, chacune des entités en contact connaissait des bribes de la langue des voisins et pouvait toujours recourir à une langue véhiculaire dès lors que la communication dépassait le stade des salutations polies. Dans la vieille ville de Jérusalem, à Hébron, à Safed ou à Tibériade, c'est-à-dire dans les quatre villes saintes du pays où des Juifs étaient installés depuis des siècles, ainsi qu'à Jaffa où le peuplement juif commença vers 1832, cette langue véhiculaire pouvait être l'arabe palestinien (Piamenta, 2000) ou le judéo-espagnol. Même le yiddish était représenté depuis qu'à la fin du XVIII^e siècle, des Ashkénazes pieux d'Europe orientale commencèrent à immigrer en Terre Sainte. Quoi qu'il en soit, à partir des années 1880, les isolats linguistiques constitués par les Juifs sépharades et orientaux et par quelques groupes ashkénazes furent submergés par l'afflux des pionniers juifs d'Europe orientale, locuteurs du yiddish ou de l'hébreu rénové.

Le jacobinisme israélien contre le babélisme juif

La relative homogénéité linguistique qui prévalait chez les Juifs de la Palestine mandataire ne fut remise en cause qu'en 1936 avec l'arrivée des Juifs allemands fuyant le nazisme. La germanophonie de ces réfugiés de la vieille Europe contrastait fortement avec le paysage linguistique hébreu et yiddish des Juifs palestiniens d'origine russe ou polonaise. Les difficultés

auxquelles se heurtèrent ces locuteurs de la langue de Goethe au contact de l'hébreu rénové par les pionniers sionistes originaires d'Europe orientale ont fait l'objet d'une infinité de plaisanteries plus ou moins fondées sur des anecdotes authentiques.

L'uniformité linguistique fut à nouveau soumise à rude épreuve à partir de 1948 dès les premiers mois qui suivirent la proclamation de l'indépendance et la levée des limitations que les Britanniques avaient imposées à l'immigration juive en Palestine. À vrai dire, l'arrivée des rescapés juifs d'Europe centrale et orientale ne posa pas tellement de problèmes du point de vue linguistique, car la plupart des immigrants européens connaissaient le yiddish. Les aspirations à l'homogénéité linguistique furent surtout compromises par les immigrants provenant du Moyen-Orient où la situation des Juifs s'était gravement détériorée à la suite de la création de l'État d'Israël, perçue comme un affront par l'ensemble des pays arabes. En 1956, l'indépendance de la Tunisie et du Maroc fit à nouveau planer le spectre du pogrome sur les communautés juives d'Afrique du Nord dont les masses pauvres n'eurent guère d'autres alternatives que d'émigrer par dizaines de milliers vers Israël. Autant dire qu'à peine surmonté le choc de l'immigration des Juifs orientaux de 1948, Israël dut accueillir les vagues d'immigrants tunisiens et marocains qui commencèrent à affluer à partir de la fin des années 1950.

Pour contrecarrer le risque d'éclatement social et culturel posé par l'arrivée massive de communautés entières venues de Syrie, d'Irak, du Yémen, d'Égypte, de Libye, de Tunisie et du Maroc, les instances glottopolitiques israéliennes imposèrent l'hébreu avec une main de fer et réussirent en quelques années à éradiquer les marques de la différence linguistique. Du reste, ces efforts visant à imposer la langue officielle du pays à l'ensemble des nouveaux venus ne consistèrent pas seulement à remplacer l'arabe ancestral par l'hébreu. Un grand nombre d'immigrants orientaux connaissaient fort bien la langue sainte, mais ils la prononçaient selon les habitudes spécifiques de leurs communautés respectives. Or ces traditions linguistiques héritées d'un passé fort ancien et marquées par un contact prolongé avec l'arabe différaient nettement de la norme sépharade ottomane adoptée à la fin du XIX^e siècle par Ben Yehoudah. Le jacobinisme linguistique visa donc non seulement à extirper l'arabophonie du sein des populations juives orientales, mais aussi à purger la variété d'hébreu qui leur était familière de tout ce qui pouvait rappeler le temps où l'hébreu liturgique et le judéo-arabe vernaculaire coexistaient au sein de la diglossie traditionnelle des Juifs arabophones.

Au-delà des répercussions positives de cette impressionnante réussite sur le plan glottopolitique, l'homogénéisation linguistique mise au service

d'un projet politique qui se voulait progressiste et révolutionnaire s'est traduite par un appauvrissement drastique de l'horizon linguistique israélien. L'hébraïsation intensive n'a pas seulement porté un coup fatal aux diverses langues juives et notamment au yiddish qui, à bien des égards, peut être considéré comme la langue juive par excellence (Myhill 2004 : 156-160). Elle a en outre déraciné les langues de communication ou de culture que bien des immigrants maîtrisaient dans leurs pays d'origine, mais qu'ils n'avaient pas transmises à leurs enfants ou à leurs petits-enfants. Comme une partie notable de ces langues étaient précisément des langues européennes, l'abolition de la diversité linguistique israélienne au nom d'un idéal monolingue s'est également traduite par une déeuropéanisation du paysage culturel de la jeune nation.

Si le courant principal¹ de la société israélienne a été éminemment marqué par l'effacement des langues ethniques ou par l'abandon progressif des langues de culture en usage dans la diaspora, d'autres secteurs de la société israélienne ont préservé leur différence linguistique : les ultra-orthodoxes sont encore assez attachés à la pratique vernaculaire du yiddish ; les immigrants venus de l'ex-URSS ont constitué une société parallèle russophone comptant près d'1,2 millions d'âmes ; enfin, la glottopolitique israélienne a reconnu à l'arabe le statut de langue officielle par égard pour l'importante minorité alloglotte constituée par les Arabes citoyens d'Israël. Cette reconnaissance institutionnelle de la langue arabe ne fait d'ailleurs que continuer une décision prise dès 1922 par les autorités de la Palestine mandataire.

L'évaluation du multilinguisme israélien doit prendre en compte cette polarisation entre un courant central dépossédé de ses langues ancestrales (Aslanov 2008 : 36) et des périphéries encore marquées par leur alloglossie, celle-ci étant à la fois la cause et la conséquence de la marginalisation dans les franges de la société.

Du babélisme au monolingisme : les effets d'une déperdition

Comme nous l'avons souligné dans l'introduction, deux catégories de langues ont souffert des tendances jacobines de la glottopolitique israélienne : les langues juives traditionnelles et les langues de communication courante pratiquées dans les diverses diasporas. Les premières ont souvent disparu purement et simplement, car le rapatriement d'urgence des communautés

1. Notamment la catégorie que le regretté Baruch Kimmerling désigna naguère du nom d'*aḥusalim*. Ce sigle regroupe les initiales de *ashkenazim hilonim vatikim sotsialistiim leumiim* « Ashkénazes, laïques, établis depuis plusieurs générations en Israël, socialistes et nationaux » (Kimmerling 2001 : 11).

juives moyen-orientales eut pour effet de regrouper tous ou presque tous les locuteurs de telle ou telle langue traditionnelle dans le cadre du nouvel État. Or les conditions d'extrême précarité sociale où se trouvaient les réfugiés des communautés juives originaires des pays arabes compromirent le maintien des structures traditionnelles de la famille élargie, lesquelles sont une garantie de survie des judéo-langues ancestrales. Ce scénario de l'effacement des langues concerne en particulier les idiomes traditionnels des Juifs kurdes et yéménites. Mis à part quelques familles juives demeurées au Yémen, les seuls témoins du judéo-arabe yéménite vivent aujourd'hui en Israël. Quant aux locuteurs de la variété juive du néo-araméen naguère parlé au Kurdistan, ils ne se rencontrent aujourd'hui qu'en Israël – mais pour combien de temps encore ? Le recentrement de ces langues juives du Moyen-Orient sur le seul territoire d'Israël est d'autant plus net que les jeunes Israéliens d'origine orientale expatriés aux États-Unis ou en Australie appartiennent à une génération qui ne pratique déjà plus la langue ancestrale.

Longtemps parquées dans des camps de transit, les populations juives orientales étaient socialement très vulnérables. Leur identité ethnolinguistique originelle ne résista pas longtemps au volontarisme du jeune État désireux d'encadrer les jeunes d'origine non ashkénaze dans les réseaux éducatifs et dans l'armée. Cet embrigadement énergique dicté par un projet politique qui se voulait émancipateur s'est accompagné d'une hébraïsation intensive et rapide. On peut même se demander si l'hébraïsation n'a pas constitué un instrument essentiel dans ce projet visant à quadriller les populations alloglottes. En imposant l'hébreu moderne à des Juifs dont la culture hébraïque se limitait le plus souvent aux usages liturgiques ou paraliturgiques de la langue sainte prononcée selon des normes *sui generis*, les autorités de l'État ont coupé les jeunes générations de leurs références traditionnelles. Sur ce point aussi, la ressemblance avec l'expérience républicaine française est flagrante. Rappelons en effet que les effets conjugués de l'Instruction laïque, gratuite et obligatoire et de la conscription ont puissamment contribué à éradiquer les patois et les langues régionales de l'espace national français. Dans les deux cas, on perçoit que le moyen est devenu une fin et que l'étouffement du babélisme s'est poursuivi lors même qu'il ne constituait plus un enjeu vital. Alors qu'en 1792, la lutte contre la diversité linguistique apparaissait comme une condition essentielle du triomphe de la Révolution, la III^e République triomphante après mai 1877 s'est mobilisée pour porter le coup de grâce à l'alloglossie rurale qui avait failli compromettre le succès de la propagande républicaine durant les années-charnière de 1871-1875. De la même façon, les acteurs de la

glottopolitique israélienne des années 60 s'acharnèrent contre les langues juives et les langues européennes de communication courante lors même qu'elles ne constituaient plus une menace pour la cohésion de la nation, soudée par les guerres de 1956 et de 1967.

En deux ou trois générations, les langues juives et les idiomes hérités du passé diasporique ont suivi le chemin de toutes les langues d'immigrants en phase de récession : la première génération née dans le nouveau pays est capable de comprendre la langue des parents, mais ne la maîtrise plus toujours de façon active ; la deuxième génération ne la comprend plus que sur le mode intuitif ; la troisième génération n'y entend plus rien ; quant à la quatrième génération, elle n'est pas toujours à même d'identifier la langue perdue. Grâce au travail de terrain du linguiste Shelomo Morag et de son continuateur Aharon Maman, les langues traditionnelles des Juifs sépharades et orientaux ont été documentées, archivées et même numérisées avant leur extinction quasi complète. Pourtant cette transformation des judéo-langues en objet d'étude n'est qu'une maigre compensation de leur disparition du paysage linguistique israélien.

En plus des langues juives, d'autres idiomes ont pâti de l'hébraïsation intensive des immigrants et de leurs enfants. La négation du passé diasporique qui constitue une phase dialectique essentielle de la révolution culturelle consistant à créer l'homme nouveau israélien fait clairement apparaître le lien organique entre la restauration de la souveraineté politique et le retour à la pratique orale de la langue ancestrale longtemps reléguée au statut de superstrat cultuel et culturel. Dans une perspective sioniste², l'oblitération des langues du passé est une façon de tourner la page d'une période noire où le peuple juif n'était pas sujet de sa propre histoire et où les Juifs étaient contraints de parler les langues des Gentils ou, du moins, une réadaptation juive de celles-ci : judéo-allemand ; judéo-espagnol ; judéo-italien ; judéo-arabe ; judéo-persan et bien d'autres encore.

En Europe centrale et orientale et dans les Balkans, l'intégration sociale des minorités ethniques et l'accès au savoir universitaire supposaient l'aliénation aux langues hégémoniques. Avant la Première guerre mondiale, ces idiomes dont la maîtrise constituait la condition nécessaire mais non toujours suffisante de la promotion sociale, étaient le russe ou l'allemand en Europe centrale et orientale ainsi que le français dans les Balkans et dans tout le Bassin méditerranéen. Mais à partir de 1918, ce rôle de langue hégémonique fut en partie relayé par les langues officielles des États successeurs

2. Mais non dans la perspective originelle de Theodor Herzl qui préconisait le maintien des langues naguère parlées en Europe dans le cadre de l'État juif (Herzl 1896 : 75).

des empires russe, austro-hongrois et ottoman : polonais ; lituanien ; letton ; estonien ; tchèque ; hongrois ; roumain ; bulgare ; serbo-croate ; grec. Dans bien des cas, ces idiomes nationaux érigés au statut de langues officielles de l'État-nation avaient eux-mêmes souffert de la pression des langues hégémoniques dans le cadre autocratique des anciennes monarchies. Parvenus au statut de langues officielles, ces idiomes furent souvent aussi oppressifs vis-à-vis des langues minoritaires que les grandes langues de culture l'avaient été à leur égard. Dans cette perspective, le retour sur la terre ancestrale et la réappropriation de la langue hébraïque furent souvent perçus comme un acte d'affranchissement vis-à-vis du primat des langues de l'Autre. Même lorsque la langue hégémonique d'antan était traditionnellement associée à un idéal d'émancipation, comme ce fut le cas du français dans les communautés juives sépharades du pourtour méditerranéen, l'idéologie sioniste s'efforça d'en limiter la diffusion, notamment à travers la prise de contrôle des succursales israéliennes de l'Alliance Israélite Universelle (Aslanov 2006b : 222-225).

La plupart des familles israéliennes ont intériorisé ce rejet de la diversité linguistique et se sont spontanément alignées sur l'impératif idéologique qui enjoignait de ne pas parler aux enfants dans la langue du pays d'origine. Pourtant, le pragmatisme a sans doute relayé le dogmatisme politique dans ce choix de la langue hébraïque comme langue de communication au sein du foyer. En effet, l'emploi de l'hébreu comme langue de communication familiale constituait par ailleurs un expédient commode, notamment lorsque les conjoints ne provenaient pas du même pays. Même si bien des Israéliens qui n'étaient pas nés en Palestine maîtrisaient souvent l'allemand ou le russe, langues de culture de l'Europe médiane ou orientale, et bien que le yiddish fût souvent le lot commun de bien des familles d'origine ashkénaze, la génération des immigrants qui se marièrent en Israël dans les années 50 avait eu le temps de recevoir une éducation européenne dans la langue des États-nations de l'entre-deux-guerres. Cette acculturation à la société des petits pays d'Europe centrale, orientale ou balkanique démultipliait les chances ou les risques de diversité linguistique au sein d'un même foyer. Le babélisme familial était d'autant plus complexe que souvent il faisait coexister diverses langues parlées à des époques variées dans un territoire donné : ainsi les Juifs originaires de Slovaquie, de Ruthénie subcarpathique, de Transylvanie, du Banat, de Croatie ou de Voïvodine connaissaient souvent le hongrois en plus du slovaque, du roumain ou du serbo-croate en usage dans leurs contrées respectives ; les Juifs polonais évacués en Union soviétique entre 1939 et 1941 et rapatriés en Israël en 1957 connaissaient le russe en plus du polonais et du yiddish ; les Juifs de Czernowitz, dont il

sera question plus loin, connaissaient aussi bien le roumain que l'allemand et bien souvent, ils n'avaient pas oublié le yiddish ancestral. Cette superposition des langues dans la conscience d'un même individu était quelque chose de fréquent au cours des premières décennies de l'histoire d'Israël.

Du reste, le polyglottisme était loin d'être l'apanage d'un groupe restreint d'érudits. Il caractérisait souvent des catégories socioprofessionnelles peu prestigieuses. Par un effet de causalité inversée, la maîtrise des langues n'était pas valorisée par les élites puisqu'elle était considérée comme le lot du commun. Comme un modeste marchand de légume kurde pouvait fort bien connaître cinq langues et qu'un plombier roumain en parlait couramment une demi-douzaine, il paraissait oiseux de rivaliser avec ces petites gens sur ce point précis de la maîtrise des langues. Dans la conscience des dirigeants et des cadres de la nation, il était plus important d'exceller dans la pratique monolingue de l'hébreu que d'accumuler des langues plus ou moins bien maîtrisées.

On mesure ici l'imbrication des motivations pragmatiques et des mobiles idéologiques. Bien souvent la valorisation de la langue hébraïque au nom de l'idéologie sioniste permit de faire de nécessité vertu et de transformer en une mission politique ce qui n'était souvent qu'un pis-aller visant à faciliter la communication quotidienne. La combinaison du facteur idéologique et de l'impératif pratique eut des effets fulgurants. En l'espace de deux décennies, les jeunes générations du non moins jeune État sont devenues parfaitement monolingues et contentes de l'être.

Le résultat de cette mue du paysage linguistique israélien n'est pas uniquement l'éradication objective des langues ancestrales ou des idiomes du pays d'origine. Du point de vue subjectif de la valorisation de la langue, l'alignement sur le modèle monolingue s'est accompagné d'un profond rejet des langues du passé. Ces idiomes n'ont pas simplement été oubliés : ils se sont en outre transformés en objet d'exécration lors même qu'ils ne faisaient plus peser aucune menace sur le primat incontesté de l'hébreu. Le coefficient de prestige associé aux langues d'Europe centrale et orientale, c'est-à-dire les langues qui constituaient l'horizon originel du courant central de la société israélienne, est anormalement bas, trop bas pour être neutre. Dans leur rejet de l'expérience diasporique, les Israéliens de la seconde moitié du XX^e siècle ont conçu une antipathie féroce à l'égard de toutes les langues parlées entre le Rhin et la Volga.

Je voudrais illustrer ce rejet instinctif qui s'apparente à un phénomène de refoulement à l'aide des conclusions que j'ai pu tirer à la suite d'un travail de terrain mené en août-septembre 1996 sur la valorisation et le prestige de certaines langues dans le contexte sociolinguistique israélien.

J'avais constitué un échantillonnage regroupant des prises de son dans quatre langues romanes (français ; italien ; espagnol ; roumain) et je le faisais entendre à des informateurs jeunes et nés dans le pays, sans leur dire de quelles langues il s'agissait (mis à part le français aisément reconnaissable, l'espagnol et l'italien ne sont pas toujours distingués par ceux des Israéliens qui n'ont pas de rapport particulier avec ces deux langues). À ma question de savoir quelle langue leur plaisait le moins, les personnes interrogées désignèrent unanimement le roumain (sans l'identifier comme tel). Les sonorités est-européennes de cette langue romane slavisée appartenant au *Sprachbund* balkanique éveillaient d'emblée un sentiment de répulsion chez les quarante jeunes Israéliens auxquels je soumis ce questionnaire. En revanche, le français, l'espagnol et l'italien furent classés en bonne position dans ce palmarès des langues jugées pour leurs qualités esthétiques. Désireux de procéder à une contre-épreuve dans un autre pays, je réitérai ce test en France en remplaçant le français par le portugais. Curieusement, les informateurs français que je sollicitai eurent tendance à classer le roumain – dernier du palmarès en Israël – en position de favori. Le parfum d'Europe orientale qui se dégage du roumain du point de vue de ceux qui ne connaissent pas la langue a donc pu provoquer une réaction instinctive d'aversion du côté israélien et une vague attirance du côté français. Pour les Israéliens, l'identité est-européenne est un legs lourd à porter dont on préfère se délester au nom d'un désir explicite de faire partie de l'Occident. Pour les Français, c'est une altérité absolue qui suscite l'intérêt et la curiosité.

Une même ville d'origine et des destins divergents : itinéraires comparés de deux czernowitziens illustres

Pour mieux apprécier l'impact de l'immigration en Israël sur le rapport à la langue d'origine, on peut comparer le destin de deux auteurs illustres, tous deux natifs de la ville de Czernowitz ou de ses environs immédiats : Aharon Appelfeld et Paul Celan. Le premier, arrivé en Palestine dans l'immédiat après-guerre (1946) se contraignit à ne jamais écrire qu'en hébreu, lors même que la plupart de ses œuvres évoquaient des contextes européens³. Le second choisit de revenir à la langue allemande après un bref intermède bucarestois entre avril 1945 et décembre 1947 au cours

3. Sur les implications psychologiques de cette transition d'Appelfeld vers l'hébreu, voir Budick (2005 : 154-158). Un intéressant témoignage d'Appelfeld sur le choix de la langue a été recueilli par Nurit Aviv dans son film "D'une langue à l'autre" (2004) qui trace dix portraits d'Israéliens ayant troqué leur langue maternelle pour l'hébreu moderne.

duquel il participa à la vie littéraire roumaine (Chalfen, 1989 : 150-158 ; Colin, 1991 : 75-83 ; Corbea, 1998 : 157-187). Apparemment, le parti pris d'écrire dans la langue maternelle pourrait s'entendre comme un corollaire de la situation existentielle d'un poète juif diasporique, inséré dans les horizons littéraires viennois et parisien. Mais en réalité, certains faits biographiques donnent à penser que la relation de cause à effet peut être inversée. En d'autres termes, ce n'est pas le choix de l'existence diasporique qui aurait conditionné le retour paradoxal à la langue allemande, si fortement connotée par l'expérience traumatisante de la Shoah. C'est au contraire le désir de trouver une audience réceptive à ses œuvres écrites en allemand qui aurait induit Paul Celan à exclure l'option israélienne qui s'était pourtant présentée à lui (Felstiner 1995 : 56-57). Peut-être Celan avait-il en mémoire le précédent tragique d'Else Lasker-Schüler, poétesse juive allemande qui avait trouvé refuge à Zurich, mais que le déclenchement de la Seconde guerre mondiale obligea à demeurer en Palestine où elle n'avait prévu de rester que le temps d'un bref séjour ? Immobilisée en Palestine mandataire, cette femme de lettres vécut dans des conditions de vie extrêmement précaires jusqu'à sa mort survenue à Jérusalem en janvier 1945 (Bauschinger 1980 : 45-49 ; Falkenberg 2003 : 163-180).

Pourtant, d'autres représentants illustres des lettres allemandes avaient su se faire une place au soleil dans la vie culturelle israélienne des années 50 et 60 sans renoncer le moins du monde à l'écriture en allemand. Il n'est que de songer à des noms aussi illustres que Martin Buber ou Max Brod, lequel fut non seulement l'ami, mais même le légataire universel de Kafka. Néanmoins, Celan percevait, à juste titre peut-être, que la révolution culturelle sioniste, qui se traduisait sur le plan linguistique par l'imposition d'une langue unique, risquait de créer un hiatus entre son expérience poétique si profondément marquée par le babilonisme et le mélange de codes, et un public désireux d'oublier les langues du passé.

Du reste Celan n'ignorait pas l'hébreu. N'avait-il pas étudié pendant trois ans à l'école Ssafa Iwrija («Langue hébraïque») de Czernowitz où l'enseignement était dispensé en hébreu moderne ? (Chalfen 1989 : 47). Celan n'aurait donc pas été coupé du contexte linguistique hébreu s'il avait choisi d'émigrer en Israël. Mais quitte à vivre hors des pays germanophones, celui qu'on peut considérer comme le plus grand poète de langue allemande de l'après-guerre préféra l'atmosphère cosmopolite du Paris des années 1950-60 au contexte israélien de la même époque.

Ce conflit des langues dans la conscience du poète s'exprime de façon iconique dans le poème «Du sei wie du, immer» («Sois ce que tu es toi, toujours») (Celan 1992 : II, 327) dans lequel un fragment du verset d'Isaïe

60 :1 (« Lève-toi, sois éclairée », trad. Louis Segond) est d'abord cité en allemand d'après la citation que Maître Eckart en fait dans un de ces sermons, puis en hébreu. Les enjeux de ce citationnisme ont été analysés par Jean Bollack qui fait remarquer que les deux mots hébreux de la fin (*kumi / ori*) ont été retranscrits en lettres hébraïques par Celan lui-même à l'occasion d'un voyage que le poète effectua en Israël en octobre 1969, six mois avant de se donner la mort (Bollack 2001 : 75). Malgré cet ultime hommage à la langue hébraïque, il est hautement significatif que le moyen haut allemand de Maître Eckhart se voie octroyer la préséance sur l'hébreu dans l'espace scriptural de ce court poème.

De son côté, Aharon Appelfeld choisit de s'adapter au contexte sociolinguistique et au discours littéraire de la jeune nation, quitte à préserver au sein même de l'hébreu le palimpseste de sa germanophonie reniée. Dans l'Avvertissement qui précède la traduction française du *Temps des prodiges*, la traductrice Arlette Pierrot fait remarquer que ces effets hypogrammatiques ne sont perceptibles qu'à ceux qui connaissent l'allemand ou le yiddish (Pierrot 1985 : 12).

Quoi qu'il en soit, Celan et Appelfeld se complètent parfaitement en vertu d'un effet de symétrie spéculaire. Alors que la parole poétique allemande de Celan est subvertie par la rémanence occasionnelle de lexèmes hébreux, yiddish ou russes, le discours romanesque d'Appelfeld est déstabilisé par le souvenir de la langue refusée qui palpite au travers des lignes et confère un halo d'étrangeté au verbe hébreu. Ce qui déconcerte le lecteur germanophone découvrant Celan, c'est l'affleurement des langues de l'Autre. De la même façon, le lecteur israélien dont l'hébreu est la langue maternelle et qui constitue en lui-même le produit de la glottopolitique volontariste des pères fondateurs de la nation, ne peut qu'être intrigué par la présence-absence de la langue refoulée dans la prose d'Appelfeld. Cette mise en perspective des deux auteurs czernowitziens aux trajectoires symétriquement divergentes permet de mesurer le fossé qui sépare l'horizon de réception israélien des contextes linguistiques de la vieille Europe.

L'américanisation, corollaire de la déeuropéanisation

Le triomphe du monolinguisme hébreu fut partiel puisque, comme nous l'avons signalé dans l'introduction, il n'affecte pas les marges de la société israélienne. Il fut en outre de courte durée car dès 1967, l'alignement d'Israël sur les enjeux de la géopolitique américaine obligea les élites à communiquer avec le monde extérieur dans la langue du principal partenaire politique, économique et stratégique d'Israël. Curieusement, l'anglais était peut-être la langue européenne la moins connue au cours des

deux premières décennies de l'existence du pays, à l'époque où la société israélienne était encore proche du babélisme des débuts. Les quelque trente années de domination britannique n'avaient pas réussi à imposer l'anglais en profondeur dans la population juive du pays. Non seulement cette langue était perçue comme un symbole d'oppression impérialiste par les plus radicaux des militants sionistes, mais en plus l'hébreu s'était vu octroyer en 1922 le statut de langue officielle aux côtés de l'anglais et de l'arabe dans le cadre de la Palestine sous mandat britannique. Entre 1922 et 1948, un Juif palestinien pouvait presque se passer de l'anglais lors même qu'il devait mener à bien des procédures bureaucratiques. L'histoire de la Palestine mandataire et l'histoire de l'hébreu à cette époque fournissent toutes sortes d'illustrations éloquentes de cette situation d'hermétisme occasionnel vis-à-vis de la langue du colonisateur. Je voudrais en mentionner trois particulièrement révélatrices.

Lorsqu'en juillet 1944, l'armée britannique commença à recruter des hommes et des femmes au sein de la population juive de Palestine, beaucoup de volontaires ne connaissaient pas suffisamment l'anglais pour comprendre les ordres émanant du commandement britannique. Cette situation obligea à improviser des cours intensifs d'anglais à l'intention des nouvelles recrues.

Un autre exemple de connaissance imparfaite de l'anglais au sein de la population juive palestinienne est fourni par le titre d'un article paru dans un journal local en hébreu. Sous la plume d'un journaliste quelque peu malhabile, la phrase *a single-handed pilot shot down a Messerschmitt* («un pilote a abattu tout seul un Messerschmitt») devint *tayyas gidem hipil Messerschmitt*, littéralement : «un pilote manchot a abattu un Messerschmitt», au terme d'une interprétation littérale et étymologisante de *single-handed* «tout seul».

Enfin, la compréhension approximative de l'anglais se reflète dans l'adoption du mot d'emprunt *hand brakes* «frein à main» sous la forme *ambreks* dans le sociolecte des garagistes juifs palestiniens de l'époque mandataire. Gênés par leur méconnaissance de l'anglais, les représentants de ce corps de métier ont reproduit dans leur hébreu vernaculaire les sonorités de ce mot tel qu'ils le réinterprétaient en vertu de leurs propres catégories phonétiques. De nos jours encore, c'est *ambreks* qui sert à désigner usuellement le frein à main en Israël même si entre-temps l'anglais a réussi à s'imposer dans le paysage sociolinguistique du pays. Du reste, peu de gens en Israël sont capables de reconnaître l'étymon exact du mot *ambreks*. La conscience linguistique du locuteur moyen permet de percevoir ce mot comme un anglicisme sans pouvoir rattacher le premier élément [am-] à un mot anglais précis, l'élément

breks étant parfaitement clair puisqu'il a intégré le lexique de l'hébreu courant où il concurrence le mot hébreu *belamim*.

Entre l'époque où l'anglais britannique du colonisateur était plus ou moins connu de la population juive du pays et l'insertion d'Israël dans la sphère d'influence américaine, on discerne comme un hiatus chronologique. D'abord, il ne s'agit pas du même anglais. Ce n'est pas tant la question de la différence entre l'anglais britannique et l'anglais américain qui est en jeu ici, mais plutôt le contraste des fonctions sociolinguistiques qui se fait jour entre l'anglais véhiculaire plus ou moins connu dans la société coloniale de la Palestine mandataire et les usages simplifiés de l'anglais américain dans le village mondial d'aujourd'hui. Curieusement, l'anglais américain authentique déroute souvent l'Israélien moyen. Certes, les films américains diffusés au cinéma ou à la télévision sont toujours projetés en version originale (sauf les productions pour enfants). Pourtant, la présence de sous-titres en hébreu permet au public de s'épargner l'effort de comprendre la parole vive.

Le fait que l'anglais américain soit systématiquement médiatisé par des sous-titres entraîne une situation paradoxale. Les Israéliens ont du mal à entendre l'anglais prononcé avec un débit normal. Je fus un jour témoin d'une scène très révélatrice : un New Yorkais conversait avec moi dans sa variété très caractéristique d'anglais sur la terrasse d'un café à la mode en plein centre de Tel Aviv lorsque la serveuse s'approcha de lui pour prendre la commande en demandant s'il connaissait l'anglais, comme elle aurait fait s'il avait utilisé une langue complètement exotique dans le paysage sociolinguistique israélien.

Cette anecdote illustre bien que la seule variété d'anglais que l'Israélien moyen soit en mesure de comprendre sans effort est le sien propre ou bien celui des gens dont l'anglais n'est point la langue maternelle. Néanmoins la présence objective de l'anglais dans le paysage linguistique israélien entraîne un alignement de l'hébreu moderne sur l'anglais américain. Les traductions de livres ou les sous-titres favorisent l'introduction de calques syntaxiques formés sur l'anglais. En outre, les instances glottopolitiques du pays (l'Académie de la Langue Hébraïque) sont perpétuellement sommées de former des néologismes hébreux pour contrecarrer l'invasion des xénismes américains. La nécessité de relever sans cesse les défis posés par une langue hégémonique révèle une subordination objective de l'hébreu à l'anglais américain en vertu du schéma de la collatéralité analysé par Jean-Michel Éloy (Éloy 2004). En d'autres termes, l'anglais américain fonctionne comme la locomotive de la nouvelle construction linguistique israélienne.

Conclusion

L'effacement des langues parlées naguère dans la diaspora au profit de l'hébreu soulève un certain nombre de questions qui touchent la structure même de la langue. Dans quelle mesure la langue aujourd'hui parlée en Israël a-t-elle été marquée par la trace des substrats évincés ? Sur ce point, les réponses sont divergentes, la plus extrême d'entre elles consistant à accuser l'hébreu moderne israélien de facticité en voyant dans cette langue un yiddish superficiellement relexifié (Wexler 1990 ; Zuckermann 2003).

Pour conclure, je voudrais apporter un élément de réflexion au débat sur la nature de l'hébreu moderne en continuant le parallèle entre le précédent français et l'expérience glottopolitique israélienne et en le transposant de la réflexion sociolinguistique à l'analyse linguistique au sens strict. Le français standard et l'hébreu moderne ont en commun d'être des langues écrites ayant acquis à un stade relativement tardif de leur développement le statut de langue parlée. Cet élargissement de leurs fonctions sociolinguistiques a grandement contribué à leur diffusion dans des régions ou des espaces sociaux où prévalaient d'autres langues parlées : langues régionales en France ; judéo-langues et langue de la diaspora juive en Israël. L'imposition d'un standard initialement conçu comme langue écrite sur le terreau de l'oralité alloglotte a certes contribué à transformer en profondeur le français parlé et l'hébreu vernaculaire. Mais faut-il pour autant considérer l'hébreu marqué par le substrat yiddish comme un yiddish déguisé en hébreu ?

Ainsi l'hébreu moderne israélien est suffisamment fidèle à ses origines livresques pour être considéré comme bien autre chose qu'une langue européenne grimée en langue sémitique. Le triomphe du monolinguisme hébreu sur le babélisme s'est donc traduit par une déseuropéanisation du paysage linguistique de la jeune nation. On pourrait certes objecter que dans cet effacement des langues de la diaspora, des langues non européennes ont encouru le même sort que le yiddish et les idiomes naguère parlés par les Juifs d'Europe centrale, orientale et balkanique. La déseuropéanisation linguistique de la société israélienne aurait donc pour pendant une désorientalisation, les identités linguistiques traditionnelles s'abolissant en faveur de l'hébreu, langue commune à tous les Juifs du monde. Pourtant, la symétrie n'est pas parfaite en raison même des disparités sociales qui persistent longtemps entre les Israéliens d'origine européenne et leurs compatriotes d'origine sépharade et orientale. Durant les premières décennies de l'histoire du pays, ce sont les premiers qui donnèrent le ton et qui infléchirent les destinées de l'État. Le consensus autour de la renonciation au patrimoine linguistique européen est donc une décision assumée de gaité de cœur par le courant central de la société. En revanche, les groupes ethniques d'origine

sépharade et orientale qui se sont vus déposséder de leur héritage linguistique ont subi malgré eux un processus initié par des Européens.

Quoi qu'il en soit, la conjonction de la déseuropéanisation volontaire et de la désorientalisation imposée a entraîné le triomphe incontesté de l'hébreu, langue perçue comme le dépassement dialectique de l'opposition entre le legs européen et le legs oriental d'Israël. Le fait que cette langue doive aujourd'hui relever les défis de la mondialisation et de l'américanisation ne fait qu'accentuer la distance d'avec le patrimoine linguistique et culturel de la vieille Europe. Du point de vue subjectif, la distance entre Tel Aviv et New York est moindre que celle qui sépare la métropole israélienne de Paris, Berlin, Budapest ou Moscou.

Références bibliographiques

- Aslanov C. (2006a), « Jazyk kak obshtshestvennyj institut v Izraile i v mire » dans M. Taube, R. Timenchik & S. Schwarzband (dirs), *Quadrivium. Festschrift in Honour of Professor Wolf Moszkovich*, Jérusalem, Université Hébraïque de Jérusalem, p. 73-82.
- (2006b), *Le français levantin jadis et naguère : à la recherche d'une langue perdue*, Paris, Honoré Champion.
- (2008), « La mise en scène du contact linguistique et du choc culturel dans *Au bout du monde à gauche* d'Avi Neshet », *Langage et société*, n° 126, p. 23-38.
- Bauschinger S. (1980), *Else Lasker-Schüler: Ihr Werk und ihre Zeit*, Heidelberg, Lothar Stiehm Verlag.
- Bollack J. (2001), *Poésie contre poésie : Celan et la littérature*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Budick E. M. (2005), *Aharon Appelfeld's Fiction: Acknowledging the Holocaust*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press.
- Celan P. (1992), *Gesammelte Werke*, 2^e édition, éd. B. Allemann et S. Reichert, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.
- Chalfen I. (1989), *Paul Celan : Biographie de jeunesse*, trad. J.-B. Scherrer, Paris, Plon.
- Colin A. (1991), *Paul Celan : Holograms of Darkness*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press.

- Corbea A. (1998), *Paul Celan și «meridianul» său: Reperi vechi și noi pe un atlas central-european*, Iași, Polirom.
- Éloy J.-M. (2004), «Des langues collatérales: problèmes et propositions», dans J.-M. Éloy (dir.), *Des langues collatérales: problèmes linguistiques, socio-linguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, Paris, L'Harmattan, I, p. 5-25.
- Falkenber B. (2003), *Else Lasker-Schüler : A Life*, Jefferson, NC-Londres, Mc Farland.
- Felstiner J. (1995), *Paul Celan : Poet, Survivor, Jew*, New Haven-Londres, Yale University Press.
- Herzl T. (1896), *Der Judenstaat: Versuch einer modernen Lösung der Judenfrage*, Leipzig-Vienne, Breitenstein.
- Kimmerling K. (2001), *Qets shilton ha-abusalim* [La fin de l'hégémonie des 'WASP d'Israël'], Jérusalem, Keter.
- Myhill J. (2004), *Language in Jewish Society : Towards a New Understanding*, Clevedon-Buffalo-Toronto, Multilingual Matters.
- Piamenta M. (2000), *Jewish life in Arabic Language and Jerusalem Arabic in Communal Perspective: A Lexico-Semantic Study*, Leyde, Brill.
- Pierrot A. (1985), « Avertissement », dans A. Appelfeld, *Le Temps des prodiges*, Paris, Belfond.
- Wexler P. (1990), *The Schizoid Nature of Hebrew: A Slavic Language in Search of a Semitic Past*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.
- Zuckermann, G. (2003), *Language Contact and Lexical Enrichment in Israeli Hebrew*, Londres-New York, Palgrave Macmillan, 2003.